26 juillet 1711 – 25 juillet 18
Fr C.2.125 21.
Aa
Case
FRC
18210

MAISON A VENDRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique-national, rue Favart, le 1.er brumaire an 9 de la République.

Paroles de M. ALEX. DUVAL.
Musique de M. DALAYRAC.

PRIX, 24 s.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevard des Italiens, près la rue Favart, N.° 340.

AN X.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DORVAL.	Mad. DUGAZON.
LISE, niece de Madame DORVAL.	Mlle. PHILIS aînée.
FERVILE, voisin de Madame DORVAL.	Cit. DOZAINVILLE.
VERSAC, jeune Poëte.	Cit. ELLEVIOU.
DERMONT, jeune compositeur de Musique.	Cit. MARTIN.
UN DOMESTIQUE.	

La Scene se passe dans une Maison de campagne, à 15 lieues de Bordeaux.

Le théâtre représente une campagne. Sur l'un des côtés du théâtre est une maison de belle apparence, dont on voit la porte cochere. Plus loin et du même côté est une autre maison. Le théâtre est coupé par une petite barriere à l'anglaise, qui indique que le devant de la premiere maison est un petit enclos interdit seulement aux voitures. Dans cet enclos et en face de la porte de la premiere maison, est un bosquet avec une table de pierre et des chaises de jardin. Une grande affiche de Maison à vendre *est collée près de la porte de la premiere maison, de maniere à être vue du Public.*

LA MAISON A VENDRE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Maadame DORVAL, FERVILLE.

(*Ils sortent de la premiere maison, qui est celle de Madame Dorval.*)

Madame DORVAL.

Votre proposition est une insulte.

FERVILLE.

Mais, ma chere voisine.

Madame DORVAL.

Il y a trois mois que vous m'avez offert d'acheter ma maison ; et maintenant que je vous la laisse au prix que vous m'en avez donné, vous m'offrez à peine la moitié de la valeur de cette propriété !

FERVILLE.

C'est une chose toute simple et qui se fait tous les jours.

Madame DORVAL.

Parmi vos pareils.

FERVILLE.

Il falloit accepter mes propositions dans le temps.

Madame DORVAL.

Excellente raison !

FERVILLE.

La maison est mal située.

Madame DORVAL.

A ce que vous dites.

FERVILLE.

Vous voyez que personne ne se présente pour l'acheter.

Madame DORVAL.

Grace à vous qui déprisez mon bien pour l'avoir à meilleur compte.

FERVILLE.

Si vous en trouvez davantage, je vous conseille de le laisser.

Madame DORVAL.

Je m'arrangerai de façon qu'il ne restera pas à un arabe comme vous.

FERVILLE.

On est toujours un arabe quand on songe à ses intérêts.

Madame DORVAL.

Vous songez aux vôtres, aux dépends de ceux d'autrui.

FERVILLE.

Chacun agit à sa maniere.... Acceptez-vous mes propositions ?

Madame DORVAL.

Non, encore une fois, non.

FERVILLE.

A votre aise, vous vendrez votre maison si vous le pouvez.

Madame DORVAL.

Sans rancune.... Vous verrez.... Qu'il vienne un acquéreur ; et s'il

en croit mes conseils.... Les avantages que vous retirerez de mon voisinage.... Il suffit, je m'entends. Adieu.

FERVILLE, *en s'en allant.*

Elle a beau dire ; la maison me restera.

SCENE II.

Madame DORVAL, *seule.*

OH ! le méchant homme !.... je suis d'une colere ! moi qui comptois sur le prix de cette vente pour doter cette bonne petite niece.... Elle ne se mariera pas, ce n'est pas un grand malheur.... Mais ce Ferville..... Ah ! je donnerois plutôt ma maison au premier venu que de la laisser à ce juif.... Allons trouver mon notaire, qu'il arrange toute cette affaire à sa fantaisie : peu m'importe, ce pays me déplaît : retournons à Paris dès demain, dès aujourd'hui. (*Elle appelle à la porte de la maison.*) Lise ! Lise !.... Maudite maison !.... J'avois bien besoin de venir tout exprès pour la vendre ! Lise ! Venez donc Mademoiselle ! vous n'arriverez jamais quand on vous appelle !

SCENE III.

LISE, Madame DORVAL.

LISE.

Vous êtes fâchée, ma tante ?

Madame DORVAL.

Oui, Mademoiselle ; je suis fâchée, très-fâchée.

LISE.

Qu'ai-je donc fait ?

Madame DORVAL.

Ce que vous avez fait ! être jolie comme cela, et n'avoir pas de dot !

LISE.

Ma tante, j'ignore....

Madame DORVAL.

Ah ! vous ignorez que vous ne vous marierez pas. --- Non, Mademoiselle, vous n'aurez pas de dot, et on ne se marie pas sans dot ; apprenez cela.

LISE.

Mais je ne songe point à me marier.

Madame DORVAL.

Propos de votre âge. --- Le tems vient où l'on pense autrement. Oh ! le méchant voisin !

LISE.

Que vous a-t-il fait ?

Madame DORVAL.

Comment ? ce qu'il m'a fait ! il m'empêche de vendre ma maison, vous ne prenez aucun intérêt à ce qui me touche ; l'argent de cette vente devoit un jour être votre dot.... Mais vous êtes si étourdie ; tout mon bien est en viager ; en dépit de mes héritiers, je voulois vous assurer une petite fortune pour l'avenir ; mais non, Mademoiselle ne songe à rien !

LISE.

Oh ! ma bonne, mon excellente amie !

COMÉDIE.

Madame DORVAL.

Oui, votre excellente amie, qui ne peut rien faire pour vous. --- Allons, il faut que je cause avec mon notaire, que je voie par quel moyen je pourrois.... Il demeure au bout du village.... Je vais.... Rentre, et dispose tout pour notre départ.

LISE.

Quoi ! ma tante ! nous retournons à Paris ? Oh ! tant mieux !

Madame DORVAL.

Quelle joie ! j'en devine le motif. Vous espérez y retrouver un certain jeune homme qu'on appelle Dermont, que je ne connois pas, mais qui vous faisoit la cour ; je sais tout.

LISE.

Oh ! je serois bien fâchée de le revoir.

Madame DORVAL.

Un jeune fou ; qui ne sait faire que des opéra.

LISE.

Qui pense plus à ses ouvrages qu'à moi.

Madame DORVAL.

C'est peut-être un mauvais sujet.

LISE.

Très-mauvais sujet ! il ne m'a pas écrit une seule fois.

Madame DORVAL.

Tu as bien fait de l'oublier.

LISE.

Oh ! je n'y pense plus du tout. --- Oh ! ma chere tante, si vous l'eussiez connu, vous l'eussiez aimé : il est doux, prévenant, honnête, sensible.... et un talent ! il est impossible d'entendre sa musique sans éprouver un plaisir.... un trouble....

Madame DORVAL.

Hem ?....

LISE.

Aussi je serois bien fâchée de l'épouser jamais.

Madame DORVAL.

S'il avoit eu quelque fortune, j'aurois pu consentir....

LISE.

Ah ! moi, je n'y consentirois pas, j'ai de la fierté dans le caractere.

Madame DORVAL.

Mais unir des jeunes gens sans bien ! Que feroit cet étourdi, pour sa femme ? De la musique ! En effet, voilà une petite femme bien heureuse.

LISE.

Oui, de la musique.... En effet, c'est très-intéressant ! --- De grace, ne m'en parlez plus ; son nom seul me met en colere ; c'est un ingrat, un traître, un perfide ; et si je le revois jamais.... Retournons bien vîte à Paris.

Madame DORVAL.

J'y consens. Va commencer tous les préparatifs pour notre départ ; allons, allons ; ne songe plus à ce Dermont. --- Crois-moi, ne te marie pas, reste fille, tu en seras plus heureuse et moi aussi.

SCENE IV.

LISE, *seule.*

CERTAINEMENT, je suivrai ses conseils. L'ingrat ! ne pas m'écrire une seule lettre ! — Il m'avoit pourtant juré qu'il m'aimeroit toujours.

AIR.

Fiez-vous aux discours des hommes ;
Croyez aux constantes amours :
Oh ! pauvres femmes que nous sommes !
Oui, l'on nous trompera toujours !
Ah ! je crois entendre encore
Dermont, ce perfide amant ;
Il me jure qu'il m'adore,
Qu'il sera toujours constant :
Moi, je crois à son langage,
A ses sermens, à ses vœux,
Et l'infidelle m'outrage,
Sans doute, par d'autres feux.
Fiez-vous aux discours des hommes, etc.
Ah ! fuyons un dieu volage ;
Et, plus sage désormais,
Sachons, par le badinage,
D'amour éviter les traits.
Dans lui, tout est imposture,
Il vous charme en vous frappant,
Et l'on chérit la blessure
Dont on se plaint en riant.
Fiez-vous aux discours des hommes,
Croyez aux constantes amours :
Ah ! pauvres femmes que nous sommes !
Oui, l'on nous trompera toujours !

Ah ! des jeunes gens sur la route ! l'un d'eux s'approche.... Rentrons dans la maison. Ah ! ces hommes.... on les fuit ; mais on y pense toujours. (*Elle rentre dans la maison à l'instant où Versac paroît dans le fond du théâtre.*)

SCENE V.

VERSAC, DERMONT.

VERSAC.

CET endroit me paroît agréable. Nous pouvons laisser passer ici la grande chaleur du jour ; arrive donc, traîneur impitoyable !

DERMONT, *paroissant à son tour.*

Mais nous sommes ici dans un enclos qui tient à cette maison.

VERSAC.

Tu es toujours d'une timidité ridicule. Est-il défendu à des pauvres piétons de chercher un abri contre la chaleur ?

DERMONT.

Mais on peut croire que nous sommes....

VERSAC.

Des fripons, peut-être ? Là, de bonne-foi, en avons-nous la mine ? Ce maintien, cet habit.... D'ailleurs, que peut-on nous dire ?

DERMONT.

On peut nous prier très-poliment de sortir.

VERSAC.

Fi donc ! on n'oseroit faire cette injure à deux enfans chéris d'Apollon ; un poëte.... un musicien....

DERMONT.

Les enfans chéris d'Apollon coucheront à la belle-étoile.

VERSAC.

Ils en ressembleront davantage au Dieux des Arts. Songe qu'il fut réduit à garder les troupeaux.

DERMONT.

Mais, dans sa disgrace, il dînoit au moins ; et nous sommes à jeun.

VERSAC.

Ne renouvelle point nos douleurs, c'est la faute de ces maudits aubergistes. — Ils nous donnoient des mémoires qui ne finissoient plus.

DERMONT.

C'est ton étourderie qui est cause de tout cela. Que je me repens de t'avoir laissé notre argent ! Nous avions plus qu'il ne falloit pour faire notre route ; mais Monsieur se donnoit les airs de traiter les voyageurs ; encore hier, cinq ou six personnes, et toujours la meilleure chere.... Ces poëtes sont gourmands !

VERSAC.

Et toi, le meilleur vin ! — Ces musiciens sont gourmets !

DERMONT.

Nous voilà bien ; qu'allons-nous devenir ? — Pas une obole entre nous deux, et quinze lieues encore avant d'arriver à Bordeaux !

VERSAC.

Il est vrai que notre situation n'est pas plaisante. — Si nous avions quelques bijoux.... Mais nous sommes trop philosophes, nous avons toujours méprisé ces bagatelles. Si nous pouvions trouver quelqu'amateur des arts, qui sut apprécier notre mérite, il pourroit nous prêter une légere somme, à compte sur notre Opéra.

DERMONT.

Nous lui donnerions-là un triste gage.

VERSAC.

Ah ! mon collégue, songe que nous avons fondé sur ce bel ouvrage notre gloire et notre fortune. Allons, prenons notre parti. Asseyons-nous sous ce bosquet. Respirons ce doux zéphyr. — Tiens, là, nous pouvons nous rafraîchir à bon marché.

(*Ils s'ayent sous le bosquet qui est en face de la maison.*)

DERMONT.

Je suis d'une humeur !

VERSAC.

Chante-moi l'air que tu fis hier au soir.

DERMONT.

Au diable !

VERSAC, *parcourant son cahier.*

Je finis mal mon second acte : au lieu d'envoyer promener mes personnages, je ferois mieux....

DERMONT.

De les faire mettre à table et nous aussi. --- Remets ton manuscrit dans ta poche.... Quand on a l'estomac vide....

VERSAC.

On a la tête plus libre. C'est le moment du travail.

DERMONT, *soupirant.*

Ah !

VERSAC.

Quel gros soupir ! tu me fais rire malgré moi.

DERMONT.

En effet, la chose est bien plaisante ! Que je suis donc fâché de t'avoir accompagné dans ce maudit voyage !

VERSAC.

Oh ! je t'en ai peu d'obligation ; car c'est moins par amitié pour moi que par l'espoir de retrouver le tendre objet de tes feux, qui habite les environs de Bordeaux.

DERMONT.

Et comment faire ma recherche sans un sou ?

VERSAC.

Mais, demain, nous serons chez mon oncle.

DERMONT.

Oui, nous y serons bien reçus chez ton oncle, si j'en juge par les lettres qu'il t'écrit !

VERSAC.

Il est vrai qu'il m'en veut beaucoup de ce que j'ai quitté le commerce pour suivre la carriere des arts. Ces bonnes gens ont des préjugés.... Chacun son goût ; mais il suffira qu'il entende mes vers et ta musique, pour changer tout-à-coup d'opinion. Il nous recevra très-bien, j'en suis certain. Songe donc que je suis son unique héritier ; et tout en me grondant, il se rejouit en secret de mes petits succès.

DERMONT.

Oui ; nos petits succès, sur-tout la derniere piece.

VERSAC.

Comment ! tu songes eecore à ce petit échec ?

DERMONT.

Cette maudite reconnoissance....

VERSAC.

Tu l'as voulue.... Je l'avois faite très-pathétique, mais tout le monde s'est mis à rire. J'avois aussi tout ce qu'il y avoit de mieux en morale : --- Personne n'en a voulu : *O temps ! O mœurs ?*

DERMONT.

Ne parlons plus de tout cela ; et continuons notre route.

VERSAC.

Non, je suis fatigué ! cet endroit est délicieux. --- Cette verdure, ce point de vue.... Ah ! quand pourrai-je habiter la campagne ? Je suis né pour les plaisirs tranquilles. C'est une chose décidée. Si notre piece réussit, j'achete de suite un petit château.

DERMONT.

Ah ! tu vas continuer tes plaisanteries !

DUO.

DUO.

VERSAC.

Depuis long-temps j'ai le desir
De vivre au sein de la campagne.

DERMONT.

C'est ce qu'on appelle bâtir,
Mon cher, des châteaux en Espagne.

VERSAC.

Là, retiré dans mon château,
Je coule des jours sans nuage,
Des oiseaux le tendre ramage,
Le murmure d'un clair ruisseau,
Et la fraîcheur d'un doux ombrage,
Font toujours un plaisir nouveau.

DERMONT, *se moquant de lui.*

Là, retiré dans ton château,
Tu coules des jours sans nuage....

VERSAC.

A l'amitié toujours fidele,
Chez moi tu prends un logement.

DERMONT.

A l'amitié toujours fidele,
Chez toi je prends un logement. (*à part.*)
Il perd la tête, assurément.

VERSAC.

Pour les doux yeux de quelque belle,
Je compose des vers charmans,
Embellis encor de tes chants.

DERMONT.

Ah! pour les beaux yeux de ma belle,
Tu me feras des vers charmans,
Que j'embellirai de mes chants.

VERSAC.

Tous deux jouissant de la vie,
Au sein de ce riant séjour,
Apollon, Bacchus et l'Amour,
Nous verseront leur ambroisie,
Pour nous enivrer tour à tour.

DERMONT.

Tous deux jouissant de la vie, etc.

DERMONT.

Je suis las de ces folies, je pars; me suis-tu?

VERSAC.

Attends, il me vient une idée. --- Un peu de hardiesse. --- Il est impossible que dans un pays comme celui-ci des jeunes gens aussi aimables que nous se passent de dîner. --- Ma foi, sans façon, je vais frapper à cette porte, et demander....

DERMONT.

Autre sottise!

VERSAC.

Non, les habitans de cette maison ne résisteront point à mon

éloquence. Je toucherai leur cœur, je leur peindrai notre situation, je réclamerai les droits de l'hospitalité ; je leur parlerai de ton amour, de mon appétit, de leur sensibilité, de mon opéra ; je le lirai même, s'ils le desirent.

DERMONT.

Tu as résolu de me faire mourir d'impatience !

VERSAC, *allant à la porte.*

C'est décidé : où donc est la sonnette ? (*il voit une affiche.*) Qu'est-ce que cela ? --- *Maison à vendre.... Sise.... Avec écurie et remise....* Comment trouves-tu ce pays.

DERMONT.

Laisse-moi.

VERSAC.

Cette maison te plaît-elle ? (*Dermont ne répond rien.*) Mais réponds-moi donc !

DERMONT.

Eh bien ! oui, elle me plaît ; finissons.

VERSAC.

Elle te plaît ? Je l'achete.

DERMONT.

Versac, perds-tu la tête, dis-moi ?

VERSAC.

Non, la maison est bien située, un très-grand jardin, les arbres en bon rapport, écurie et remise ; cela me convient, et je l'achete.

DERMONT.

Et moi, je m'en vas.

VERSAC.

Mais non, tu sais bien que je t'y donnerai un appartement.

DERMONT.

Oh ! le plus fou de tous les fous !

VERSAC.

Ah ! tu crois que je plaisante ?

(*Il va pour sonner, Dermont l'arrête.*)

DERMONT.

Attends-toi que je vais m'opposer à cette nouvelle folie.

VERSAC, *allant sonner.*

Laisse donc ! Tu m'empêcheras peut-être d'acheter du bien, quand j'en aurai l'envie ?

SCENE VI.

Les précédens, Madame DORVAL.

(*Elle va pour rentrer chez elle.*)

Madame DORVAL, *à Versac qui va sonner.*

Qui demandez-vous, Messieurs ?

VERSAC.

Cette maison est à vendre ; je desirerois la voir.

DERMONT, *à Versac.*

Comment oses-tu ?

Madame DORVAL.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser ; j'en suis la maîtresse.

DERMONT.

Combien nous sommes fâchés de vous avoir dérangée !

VERSAC.

Daignez recevoir nos salutations.

Madame DORVAL, *à Versac.*

J'espere que cette maison vous conviendra.

DERMONT.

J'en doute.

VERSAC.

Non, la maison me convient beaucoup, le site est charmant, l'air me paroît excellent dans ce pays.

Madame DORVAL.

Il y est vif ; on y a toujours bon appétit.

VERSAC.

Nous nous en appercevons.

Madame DORVAL, *sonnant.*

Personne ne vient nous ouvrir. --- Ma niece est certainement dans le jardin. --- Mais les domestiques....

VERSAC.

Rien ne presse, ils vont venir.

Madame DORVAL.

Non, je suis impatiente. --- D'ailleurs vous êtes peut-être fatigués ?

DERMONT.

Beaucoup, Madame.

VERSAC.

Nous sommes pourtant arrivés en voiture.

DERMONT.

On le croiroit difficilement en nous voyant.

Madame DORVAL.

(*En regardant les pieds poudreux des voyageurs.*)

En voiture ? Et qu'en avez-vous fait ?

VERSAC.

Nous l'avons laissée dans un village voisin.

Madame DORVAL.

Et dans quel endroit ?

VERSAC.

A l'auberge.... *du grand cerf.*

Madame DORVAL.

Mais le village le plus voisin est encore éloigné, et la longueur de la route....

VERSAC.

Oui, on nous a recommandé l'exercice pour notre santé.

DERMONT.

Oh ! nous devons bien nous porter, car voilà plus de cent cinquante lieues....

VERSAC, *bas à Dermont.*

Te tairas-tu ?

Madame DORVAL.

Mais comment ferez-vous ce soir ? --- Si vous voulez, j'enverrai un exprès dire à votre cocher.... Le nom du village ?

VERSAC.

Son nom ? Te rappelles-tu comment il se nomme ? Le village de....

DERMONT.

Le village de Crac.... de Crac....

Madame DORVAL.

Ce Briac, voulez-vous dire ?

VERSAC, *lui montrant un côté.*

De Briac, justement ; tenez, de ce côté.

Madame DORVAL, *lui montrant le côté opposé.*

Non de celui-là.

VERSAC.

Oui, oui, c'est que dans ce moment nous sommes un peu désorientés.

Madame DORVAL.

Mais on ne vient pas ! (*elle sonne encore.*) moi qui veux vous offrir quelques rafraîchissement.

VERSAC.

Ah ! Madame, vous êtes trop honnête.

Madame DORVAL.

Vous refusez ? Ah ! je vois que vous sortez de table....

VERSAC.

Oui, mais dans ce village de Briac, on dîne si mal !.... et la longueur de la route....

Madame DORVAL.

Ah ! on vient pourtant. --- Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer. VERSAC, *lui donnant la main.*

Madame !

Madame DORVAL, *à Dermont.*

Vous restez !

DERMONT.

Oui, Madame ; je n'achete point de maison, moi.

VERSAC.

C'est un original, la tête un peu dérangée ; je vous conterai cela.

(*Ils entrent.*)

SCENE VII.

DERMONT, *seul.*

QUEL fou ! il est d'une hardiesse ! --- Je dois m'opposer à ses sottises. ---- Je ne veux pas qu'il se joue de cette femme qui me paroît respectable. --- Pourtant je connois *Versac* : au milieu de ses étourderies, il est incapable. . . . Et puis profitons du hasard qui me conduit dans cette maison : là, peut-être, on connoît les personnes qui habitent les environs, on pourra me donner des nouvelles de Madame Dorval, de mon aimable Lise. Que doit-elle penser de mon silence ? Mais aussi, partir brusquement ? A peine m'écrire deux mots ! et oublier de me marquer le nom du lieu qu'elle alloit habiter ! C'est dans les environs de Bordeaux, chez une tante que je ne connois pas.... C'est tout ce que je sais. O ma Lise ! ma Lise ! je suis coupable à tes yeux ; et pourtant le Ciel sait combien je t'aime, et combien je souffre de ton absence.

AIR.

DERMONT.

RONDEAU.

Toujours courant après ma belle,
Ainsi qu'un jeune Troubadour,
Plus amoureux, aussi fidele,
Je souffre et chante mon amour.

Ah ! si du moins de mon absence,
Lise éprouvoit le déplaisir !
Mal d'amour est douce souffrance,
Quand on est deux à le sentir.

Mais seul, hélas ! loin de ma belle,
Ainsi qu'un jeune Troubadour,
Plus amoureux, aussi fidele,
Je souffre et chante mon amour.

Portez sur votre aîle légere,
Allez, portez, tendres zéphirs,
Au cher objet qui m'a su plaire,
Et mes chansons et mes soupirs !

Dites-lui bien que pour ma belle,
Ainsi qu'un jeune Troubadour,
Plus amoureux, aussi fidele,
Je souffre et chante mon amour !

SCENE VIII.

DERMONT, VERSAC.

VERSAC.

Tout va bien, mon ami, la maison est on ne peut pas plus agréable, la maîtresse on ne peut pas plus accommodante, et tout en regardant les gros murs, j'ai apperçu une jeune personne jolie comme un ange.

DERMONT.

Mais, mon cher Versac !

VERSAC.

Vas-tu encore m'impatienter avec tes observations ? Tantôt, quand la bonne tante est arrivée, ne tournois-tu pas en ridicule tout ce que je disois ?

DERMONT.

Je te voyois mentir effrontément.

VERSAC.

Quel mal ? Oublies-tu que nous sommes près de Bordeaux ? (*gasconnant.*) Et jé suis du péïs.

DERMONT.

Mais où tout cela te menera-t-il ?

VERSAC.

Pauvre génie ! comment tu ne le devines pas ? Grace à mes petits mensonges, on me prend pour un homme très-riche, on s'imagine que je vais acheter la maison ; on entre dans les détails de sa valeur ; je n'ai pas l'air de me passionner, je trouve des incommodités, je crains la dépense, il y a beaucoup à refaire.... cependant si l'on est

raisonnable, le pays me plaît ; et puis les *mais*.... les *si*.... on craint que je ne parte.... je diffère, on veut lier connoissance, on fait préparer un goûter, j'accepte par complaisance : nous causons encore de l'acquisition ; il est tard, la nuit vient, on nous offre des lits, nous acceptons encore : on soupe, je dois rendre réponse dans quelques jours, nous partons, nous arrivons demain à Bordeaux ; et grâce à mon esprit, sans posséder un sou, nous trouvons un bon souper, un bon lit, et nous achetons même une maison, si tel est notre bon plaisir.

DERMONT.

Dans notre position, je ne vois rien de très-condamnable ; mais....

VERSAC.

Ah ! le souper t'attendrit.

DERMONT.

Mais je te connois, je suis certain que tu t'écarteras de ton plan, et que tu feras quelqu'imprudence dont nous aurons à nous repentir.

VERSAC.

Tu as toujours peur. (*Des domestiques apportent un goûter qu'ils servent sur la table de pierre qui est sous le bosquet.*)

Tiens, vois-tu ce qu'on apporte ?

DERMONT.

Comment ! ici ?

VERSAC.

C'est encore une attention de ma part. --- On a voulu servir ces rafraîchissemens dans la maison ; mais tu étois ici ; *Oreste, sans Pilade, auroit-il pu goûter* ? --- J'ai parlé de la fraîcheur du bosquet, du point-de-vue, et tu vois si l'on s'empresse à contenter mes desirs. --- On vient, c'est la bonne dame : nous priveroit-on de la présence de la jeune personne ? --- J'y mettrai bon ordre.

SCENE IX.

Les précédens ; Madame DORVAL.

Madame DORVAL.

Je vous demande pardon si je ne vous offre, dans ce moment, que ces fruits et ce laitage ; je ne m'attendois pas....

VERSAC.

Des façons, --- c'est pour vous obéir que je prendrai quelque chose. (*Il s'assied.*)

Madame DORVAL, *à Dermont.*

Asseyez-vous, je vous prie.

VERSAC, *à Dermont.*

Allons, un peu de complaisance, tu n'as pas grand appétit, je le sais. --- Mais il faut faire honneur au goûter de Madame.

DERMONT, *mangeant avec avidité.*

Ce laitage est délicieux.

VERSAC, *à un domestique.*

Du pain ! je vous prie. --- On a raison de dire que l'appétit vient en mangeant.

DERMONT.

Du pain ! je l'éprouve aussi.

Madame DORVAL.

Je vois avec plaisir que vous trouvez bon le peu que je vous sers.

VERSAC.

Tout est délicieux !.... Ces fruits sont de votre jardin ?

Madame DORVAL.

Oui, de mon jardin. --- Vous l'avez trouvé bien planté ?

VERSAC.

Un peu à l'ancienne mode.

Madame DORVAL.

Quand à la piece d'eau ?

VERSAC.

Superbe, la piece d'eau ! --- Je vous demanderai du vin.

Madame DORVAL.

Vous n'aimez donc pas ce vieux bâtiment ?

VERSAC.

Je le ferai abattre. --- (*en buvant.*) C'est du Ségur excellent !

Madame DORVAL.

Ainsi nous pouvons espérer de traiter ensemble ?

VERSAC.

Oui, toutes réflexions faites, je prends votre maison.

Madame DORVAL.

Puis-je savoir maintenant si c'est avec quelqu'un du pays que je termine ?

VERSAC.

Oui, je suis de Bordeaux, on me nomme Versac.

Madame DORVAL.

Versac ! mais ce nom est très-connu.

VERSAC.

Il a quelque célébrité, j'ose m'en flatter.

DERMONT.

Oui, son nom se trouve quelquefois sur des papiers publics.

Madame DORVAL.

On connoît ce nom.... à la Bourse, sur-tout....

VERSAC, *à part.*

On me prend pour mon oncle....

Madame DORVAL.

J'ignorois avoir affaire à l'un des plus riches négocians de France.

VERSAC.

Madame !

Madame DORVAL.

Si renommé par sa probité, sa franchise dans les affaires-

VERSAC.

Vous êtes trop polie.

Madame DORVAL.

Sa parole vaut un acte. --- Je vous estimois sans vous connoître, et pour avoir le plaisir de traiter avec vous, j'en passerai par tous les arrangemens qui vous conviendront.

VERSAC.

Je vous laisse absolument la maîtresse de tout cela. -- Vous entendez bien que je prends cette maison comme un petit pied-à-terre ; car sans me flatter, on connoît beaucoup de terres sous le nom de *Versac*.

Madame DORVAL.

Je n'en doute pas.

DERMONT.

Madame est-elle aussi de Bordeaux ?

Madame DORVAL.

Je suis née dans cette ville ; mais j'habite ordinairement Paris. (*à Versac.*) Il se peut que vous ayez entendu parler de Madame *Dorval.*

DERMONT.

De Madame Dorval !

VERSAC.

Oui, Madame ; votre nom m'est connu ; je savois même qu'arrivée de Paris depuis quelques mois, vous habitiez nos environs avec une niece charmante.

Madame DORVAL.

Oui, j'ai profité de l'affaire qui m'attiroit en ces lieux pour la faire voyager et la distraire d'un amour.... Vous savez ce que c'est que la jeunesse.

VERSAC.

Oui, l'âge des passions, un amour malheureux.... Des obstacles.... J'ai passé par-là.

DERMONT, *timidement.*

Et Mademoiselle votre niece, sans doute, a oublié cet amour ?

Madame DORVAL.

Oh ! elle y songe encore ; mais j'espere que bientôt....

VERSAC.

Comment ! vous, Madame, qui me paroissez joindre l'esprit à la bonté, vous contrariez le goût de votre niece ?

Madame DORVAL.

Oh ! le choix n'est pas convenable. D'abord elle n'a de fortune que ce qu'elle peut attendre de moi, elle s'est avisée d'aimer un jeune homme, nommé Dermont, honnête à la vérité, mais sans bien ; enfin, un musicien pauvre.

VERSAC.

Et peut-être un pauvre musicien ? Je conçois pourtant que vous veuillez donner la préférence à un homme.... dans les affaires..... comme moi.

Madame DORVAL, *lui rendant le manuscrit qui sort de sa poche.*

Prenez-garde : vous allez perdre ces papiers.

VERSAC, *à part.*

Ah ! mon Dieu, mon Opéra ! (*haut.*) C'est qu'ils sont de la plus grande importance....

Madme DORVAL.

Quelque Mémoire, sans doute ?

VERSAC.

C'est une nouvelle espece de lettre-de-change, tirée....

DERMONT.

Sur ce qu'il y a de mieux dans Paris.

VERSAC.

Et payable à vue. --- Y auroit-il de l'indiscrétion à demander à présenter ses hommages à votre aimable niece ?

Madame

Madame DORVAL.

Je me fais un devoir de contenter votre desir. --- Je vais lui faire dire.... (*Madame Dorval va à la porte du povillon.*)

DERMONT.

Oh mon ami ! quel bonheur !

VERSAC.

--- Prends-garde : la reconnoissance approche : n'allons pas faire encore quelques bévues ?

DERMONT.

Je suis dans une ivresse !

VERSAC.

Songe à la préparer : pas trop de pathétique ; cela pourroit faire rire....

DERMONT.

Mon ami, elle approche !

VERSAC.

La tante l'accompagne, sa présence va nous embarrasser.

SCENE X.

Les précédens, Madame DORVAL, LISE.

Madame DORVAL.

Ma niece, nos aimables hôtes desireroient....

VERSAC.

Vous offrir leurs respects.

LISE, *appercevant Dermont.*

Ciel !

Madame DORVAL.

Qu'avez-vous donc, ma niece ?

VERSAC, *à part.*

Vîte, un vieux moyen de comédie.

LISE, *embarrassée.*

C'est que je....

VERSAC.

C'est que le sang vous a porté, à la tête, des éblouissemens.... on croit voir, reconnoître.... ces choses-là arrivent souvent.

LISE.

Il est vrai que j'ai éprouvé un serrement de cœur....

VERSAC, *en regardant Dermont.*

Oui, c'est au cœur que cela porte.

Madame DORVAL.

Mais tu te trouve mieux.

LISE.

Oui, je me sens mieux.

VERSAC.

--- A la vivacité de vos yeux, je vois que nous voilà hors d'embarras.

DERMONT.

Mademoiselle....

Madame DORVAL.

Rentre dans ton appartement.

VERSAC.

Non, au contraire, le grand air lui fera du bien.

DERMONT, *bas à Versac.*

Je ne puis lui parler !

VERSAC.

Laisse-moi faire. (*Il se place entre Lise et Madame Dorval et affecte le ton grave d'un homme d'affaires.*) Ne pourrois-je prendre connoissance des titres, des charges de la maison ?

Madame DORVAL.

Je suis à vos ordres, tous ces papiers sont dans mon cabinet.

DERMONT, *bas à Lise.*

Lise ! un seul mot !

LISE.

Non, non, Monsieur.

VERSAC.

Eh bien, entrons-y ; et, qui sait ! nous pourrons peut-être finir tout de suite.

Madame DORVAL.

J'y consens très-volontiers.

LISE.

Ma tante ; je vous suis.

VERSAC.

Eh non, Mademoiselle, restez. --- Nous allons parler d'affaires, de contrat, de rente, d'inscription, de ratification.... (*Il appuie sur ce dernier mot.*) Cela n'est pas amusant pour une jeune personne.

Madame DORVAL.

En effet, reste plutôt à tenir compagnie à Monsieur.

LISE.

Mais, Madame....

Madame DORVAL.

Je le veux.

VERSAC.

Votre tante le veut, il faut obéir.... Allons, Madame, allons parler d'affaires.

SCENE XI.

DERMONT, LISE.

DERMONT.

MA chere Lise ! je vous revois !

LISE.

Laisse-moi, Monsieur.

DERMONT.

Quoi ! vous ne voulez pas m'entendre !

LISE.

Eh ! qu'entendrai-je qui ne tourne à votre désavantage ? Quoi ! depuis six mois, pas une lettre, pas un seul mot !....

DERMONT.

Eh ! le pouvois-je ?

LISE.

En effet, vos occupations sont tellement importantes....

DERMONT.

Mais il falloit savoir....

LISE.

Que j'étois dans ce pays, ignorée de tout le monde, tourmentée par ma tante ; seule, enfin, en butte aux regrets d'avoir aimé un inconstant ?

DERMONT.

Moi ! inconstant !.... oh ! jamais !....

LISE.

Et que voulez-vous que je pense ? Me ferez-vous croire que lorsqu'on aime véritablement, on ne sait pas trouver le moyen de le dire, de l'écrire ; mais les plaisirs de la Capitale, et peut-être d'autres amours, ont su vous faire oublier une infortunée, qui conservera toute sa vie le chagrin de vous avoir aimé.

DERMONT.

Lise ! ah ! de grâce ! laissez-moi me justifier à vos yeux ! Je ne suis pas coupable. --- Souvenez-vous qu'avant votre départ vous m'écrivîtes ; mais tout en m'annonçant que vous alliez habiter une maison de campagne des environs de Bordeaux, vous oubliâtes de me dire le nom de l'endroit. Vous partez : quel fut mon embarras, Je m'informai vainement, personne ne put m'instruire ; je ne vis d'autre espoir de vous retrouver qu'en marchant sur vos traces : je suivis mon ami, le hasard nous conduit ici, je me réjouis de votre présence, je m'attends à vous voir partager ma joie ; et vous, vous m'accusez, quand c'est moi qui suis innocent !

LISE.

Comment ! il se pourroit ?

DERMONT.

Voilà votre lettre ; jugez-moi.

LISE.

Ah ! Dermont, pardonnez.

DUO.

DERMONT.

Chere Lise ! dis-moi : « Je t'aime »
Tu me dois un aveu si doux.

LISE.

Mais si je dis : « Dermont, je t'aime ! »
Plus de regrets, plus de courroux.

DERMONT.

Plus de regrets, plus de courroux.

LISE.

Eh bien, mon cher Dermont, je t'aime !

DERMONT.

Oh ! répete un aveu si doux !

LISE.

Faut-il dire de même ?

DERMONT.

Oui, répétons tous deux de même :

ENSEMBLE.

Chere Lise ! combien je t'aime !
Mon cher Dermont ! combien je t'aime !
Quel plaisir ! trouble extrême !
Il enivre mon cœur.

Ah ! répétons de même
Ce mot plein de douceur :
« Je t'aime, je t'aime ! »

LISE.

Mais si le sort jaloux alloit nous désunir.

DERMONT.

Hélas ! je le sens trop, il me faudroit mourir.

ENSEMBLE.

Écartons ce nuage
Qui trouble le plaisir :
Ne songeons qu'à l'image
D'un plus doux avenir.

DERMONT.

Répétons encore de même :
Chere Lise ! combien je t'aime !

LISE.

Je vois votre ami. --- Ma tante va le suivre ; je vous quitte, je craindrois que mon trouble ne me trahit en ce moment. (*Elle sort.*)

DERMONT.

Heureux hasard ! combien je te dois !....

SCENE XII.

VERSAC, DERMONT.

VERSAC.

Eh bien, s'est-on grondé ? brouillé, --- raccommodé ? Enfin, es-tu content ?

DERMONT.

Je suis au comble de la joie ! combien je te dois, mon cher Versac, pour m'avoir ménagé cet entretien !....

VERSAC.

Sais-tu ce que me coûte ton entretien ?

DERMONT.

Non.

VERSAC.

Soixante mille francs.

DERMONT.

Que veux-tu dire ?

VERSAC.

Je veux dire que, tandis que tu te passionnois auprès de ta belle, moi, j'étois au supplice.

DERMONT.

Après ?

VERSAC.

Eh bien, après avoir marchandé long-temps, j'ai fini par acheter la Maison.

DERMONT.

O Ciel !

VERSAC.

Oh ! mon Dieu, oui : 60,000 francs. Cela n'est cher que relativement aux circonstances.

DERMONT.

Qu'allons-nous devenir ! Pas un sol dans le monde, et acheter une Maison !

VERSAC.

Je ne suis pas le premier.

DERMONT.

Mais ne pouvois-tu donc remettre à un autre jour ?

VERSAC.

Impossible ! --- Nous étions d'accord ; le hasard ne conduit-il pas là le notaire ? La bonne Dame, qui craignoit que je me dédisse, profite de cette occasion ; elle propose un engagement, un dédit même.... Le notaire me pressoit, je ne savois que dire ; on me présente deux feuilles de papier timbré. --- Ennuyé de toutes ces formalités ; je prends mon parti, et je signe enfin, aussi lestement qu'à Paris je signois des billets d'auteur.

DERMONT.

Détestable étourdi !

VERSAC.

Mais, au reste, quel mal ? Je n'emporte pas la Maison.

DERMONT.

Mais, quand il faudra payer, que diras-tu ?

VERSAC.

Je leur offrirai ma lettre-de-change payable à vue.

DERMONT.

Lorsque ton oncle va savoir tout cela ?

VERSAC.

Il se fâchera peut-être ; eh bien, il aura tort : quand l'oncle possede cinq à six maisons, le neveu peut bien en acheter une.

DERMONT.

Mais il faut payer, malheureux !.... payer 60,000 francs, entends-tu bien ce que cela veut dire ?

VERSAC.

Oh ! nous avons du temps ; on me donne deux jours.

DERMONT.

Ainsi, dans deux jours, nous passerons pour de misérables intrigants.

VERSAC.

Moi, j'espere toujours ; la Maison peut convenir à mon oncle. --- Le grand mal, d'ailleurs, quand il m'en feroit cadeau, à compte sur la succession !

SCÈNE XIII.

Les précédens, Madame DORVAL.

Madame DORVAL.

Pour un homme d'affaires, vous êtes bien étourdi, vous aviez oublié le double de l'obligation....

VERSAC.

Ah ! c'est vrai. Pardon !.... J'ai tant de choses dans la tête ; et celle-là est simple.

Madame DORVAL.

Maintenant que tout cela est fini, je puis vous assurer que vous n'avez pas fait un mauvais marché.

VERSAC.

Oh moi, je ne puis guere faire de mauvais marché : tout le monde n'est pas aussi heureux ; voilà pourtant mon ami qui trouve que c'est un peu cher.... pour nos moyens....

Madame DORVAL.

Ah ! c'est qu'il ne connoît pas l'agrément de cette maison, ou plutôt de votre Maison ; car vous pouvez, dès aujourd'hui, la regarder comme étant à vous.

VERSAC.

Oui, aujourd'hui, comme à moi ; mais demain ?....

Madame DORVAL.

Engagez votre ami, qui paroît mécontent de votre acquisition, à venir voir votre propriété.

VERSAC.

Allons, mon ami, vas donc voir ma propriété !

Madame DORVAL.

Quant aux meubles, je vous les laisse, le billard même est une chose utile.

VERSAC.

Un billard ! c'est charmant ! (*à Dermont.*) Veux-tu venir faire une partie sur mon billard ?

DERMONT.

J'ai presqu'envie de tout avouer.

Madame DORVAL.

Ah ! j'apperçois l'aimable voisin.

SCENE XIV.

Les précédens, FERVILLE.

FERVILLE.

Des étrangers ! le notaire que j'ai vu sortir par la grande porte ! cela m'inquiete.

VERSAC.

Quel est cet homme ?

Madame DORVAL, *bas à Versac.*

C'est le voisin dont je vous ai parlé, celui dont l'enclos touche le mien.

VERSAC.

Ah ! le voisin qui vouloit acheter votre Maison !

FERVILLE, *à part.*

J'ai peur d'avoir fait une sottise. (*haut.*) Eh bien, ma voisine ?

Madame DORVAL, *allant à lui.*

Eh bien, mon voisin, ma maison est vendue.

FERVILLE.

Vendue !....

Madme DORVAL.

Et très-bien vendue.... (*montrant Versac.*) C'est Monsieur qui l'achete. (*à part.*) Il enrage. (*à Dermont.*) Adieu. Rentrons ; je ferai mon possible pour vous faire passer une agréable soirée.

DERMONT.

Quoi, Madame ! nous restons ?

Madame DORVAL.

Ne vous mettez point en peine, j'ai pris toutes mes mesures pour ne vous laisser aucune inquiétude.

VERSAC, *à Dermont.*

Pourvu qu'elle n'ait pas envoyé au village de Briac !

Madame DORVAL.

Au revoir, mon cher voisin ! *(Elle se dispose à sortir, Dermont lui donne la main ; Versac les suit.)*

FERVILLE, *courant après Versac et le tirant par son habit à l'instant où il rentre dans la maison.*

Ne puis-je vous dire un petit mot ?

VERSAC.

Je suis à vos ordres.

SCENE XV.

VERSAC, FERVILLE.

VERSAC, *à part.*

Il vouloit la Maison : voyons-le venir.

FERVILLE, *à part.*

Il ne sait pas que je voulois m'arrondir : tâtons-le prudemment.

VERSAC.

Ce pays est charmant.

FERVILLE.

L'air est un peu humide.

VERSAC.

Pourtant les habitans paroissent s'y bien porter.

FERVILLE.

Beaucoup de fievres.

VERSAC.

Fievre ou non, je l'habiterai dans la belle saison.

FERVILLE.

Je serai enchanté d'y faire votre connoissance.

VERSAC.

Vous demeurez dans les environs ?

FERVILLE, *montrant le côté opposé à sa maison.*

Oui, dans les environs.

VERSAC.

Pour moi, voilà ma Maison.

FERVILLE.

Je vois que c'est vous qui avez acheté ?....

VERSAC.

Oui, j'ai mis soixante mille francs dans cette acquisition ; cela n'est pas cher.

FERVILLE.

Hum !.... la Maison a bien des désagrémens.

VERSAC.

J'y ferai des réparations.

FERVILLE.

Le terrein est mauvais.

VERSAC.

C'st qu'il est mal cultivé.

FERVILLE.

Trop de bois.

VERSAC.

J'y ferai une coupe.

FERVILLE.

Ah ! c'est différent.

VERSAC.

Dans six mois, vous ne reconnoîtrez pas cette habitation.

FERVILLE.

Avec du goût, on tire parti de tout.

VERSAC, *montrant la maison de Ferville.*

D'abord, vous voyez bien cette maison.

FERVILLE.

Oui, je la vois.

VERSAC.

La connoissez-vous ?

FERVILLE, *à part.*

Si je connois ma maison ! Oh ! beaucoup.

VERSAC.

Il m'a semblé que, des appartemens, on avoit la vue sur mon parc ?

FERVILLE.

C'est la seule qu'on ait.

VERSAC.

C'est fort bien ; mais comme je n'aime pas les curieux, je fais planter, devant leurs croisées, un double rideau de peupliers.

FERVILLE.

Mais, le voisin ?

VERSAC.

Le voisin ne verra plus rien, c'est vrai ; mais chacun songe à son agrément.

FERVILLE.

Il me paroît, en effet, que vous n'oubliez pas le vôtre.

VERSAC.

Quant au petit ruisseau qui prend sa source dans mon jardin, et qui baigne celui du voisin, je le fais serpenter au milieu des fleurs, je fais une petite riviere, un lac : cela sera charmant.

FERVILLE.

En effet, cela peut être fort agréable.

VERSAC.

D'autant plus agréable, que je lui donne une autre direction ; qu'après lui avoir fait faire le tour de mon jardin, il ira se perdre dans ma grande prairie.

FERVILLE.

Et le voisin ?

VERSAC.

Se passera d'eau ; pas une goutte ; mais c'est un petit objet d'agrément auquel il ne doit pas tenir beaucoup.

FERVILLE, *à part.*

Ah ! double sot.

VERSAC.

Voilà à peu près tous les changemens que je compte faire.

FERVILLE.

Il me semble que c'est bien assez.

VERSAC.

Ah ! si ce n'est pourtant un mur que je fais élever à la partie latérale de mon bâtiment.

FERVILLE.

Comment, encore un mur?

VERSAC.

Immense; mais, de mon côté, je l'embellis d'espaliers.

FERVILLE.

Et le voisin?

VERSAC.

Ah! le voisin s'arrangera.

FERVILLE.

Mais, enfin, ce mur?....

VERSAC.

Se trouvera juste en face de son rez-de-chaussée, si bien que de son salon on se croira dans une maison d'arrêt. -- C'est un malheur.

FERVILLE.

J'espere que la loi....

VERSAC.

Je la connois; et puis d'ailleurs j'ai lu les titres. --- Trois pieds, le tour de l'échelle, voilà tout ce que je lui dois.

FERVILLE.

Ainsi, ce malheureux voisin....

VERSAC.

M'inquiete peu; on m'a dit que c'étoit un arabe, un juif. Le connoissez-vous?

FERVILLE, *dans une très-grande colere.*

Oui, morbleu, je le connois! apprenez que ce voisin, c'est moi.

VERSAC.

Enchanté de faire votre connoissance.

FERVILLE.

Savez-vous que ma propriété va devenir sans valeur?

VERSAC.

Oui, mais la mienne en acquiert davantage.

FERVILLE.

J'enrage.

VERSAC.

Tout esprit de propriété à part, ne trouvez-vous pas mon plan délicieux?

FERVILLE.

Il me ruine.

VERSAC.

Mais, il m'enrichit, moi. Dès qu'on a une propriété, on aime à déranger, boulverser; on dépense, il est vrai, beaucoup d'argent; mais lorsqu'on a, comme moi, une certaine fortune....

FERVILLE.

Ce n'est certainement pas la seule propriété que vous ayez?

VERSAC.

Moi! ah mon Dieu! j'en achete tous les ans.

FERVILLE.

Vous ne voudriez pas céder votre marché?

VERSAC.

Vous n'en voudriez pas; le terrein est mauvais, l'air est humide, beaucoup de fievres....

FERVILLE.

Mais si quelque bénéfice.....

VERSAC.

Impossible, j'y suis déjà attaché : et puis cette Maison me coûte 60,000 francs, je veux mourir si je la donne pour 80,000. Mon plan me séduit. Vous sentez qu'une riviere, un lac, un grand mur avec des espaliers.

FERVILLE.

Cela pourroit être très-joli, c'est on ne peut pas mieux.... Mais, tenez, vous me paroissez un aimable homme, si d'honnêtes propositions peuvent vous convenir..... Venez un instant chez moi ; nous nous arrangerons, je vous promets des sacrifices.

VERSAC.

Des sacrifices ! argent comptant ?....

FERVILLE.

Argent comptant ! (*Il fait le geste de quelqu'un qui compte de l'argent.*) On vient, je vous attends ; je vais faire un petit acte sous seing-privé. (*A part.*) Oh ! la maudite maison ! elle me coûtera cher !

VERSAC, *seul.*

Bon ! je tiens le juif. --- Et qui sait si je n'ai pas fait une bonne affaire ?

SCENE XVI.

LISE, DERMONT, VERSAC.

VERSAC, *après la ritournelle.*

Qu'avez-vous donc, vous me paroissez tous deux bien effrayés ?

LISE.

Hélas ! ce n'est pas sans raison ;
Ma tante sait tout le mystère.

VERSAC.

Eh bien ! voyez la belle affaire !

DERMONT.

Il nous faut quitter la Maison.

VERSAC.

Je ne quitte pas ma maison :
Mais comment a-t-on pu l'instruire ?

LISE.

On est venu d'un village prochain.

VERSAC.

Mais encor, qu'a-t-on pu lui dire ?

DERMONT.

Là, d'un appartement voisin,
Tous deux, nous l'avons entendue.

LISE.

J'en suis encore toute émue.

VERSAC.

Parlez.... Que disoit-elle !

LISE.

VERSAC.

Elle disoit.... Parlez.

Ce sont des intrigans, sans bien,
Ils ont trompé ma confiance.

Ah ! qu'on redoute ma vengeance !
De les punir, je connois le moyen.

DERMONT.

Entends ces mots.

VERSAC.

J'entends fort bien.

DERMONT.

Si la tante est sévère,
Qu'allons-nous devenir ?
Dis-nous, que faut-il faire ?
Faut-il rester, partir ?
Hélas ! déjà la crainte
S'empare de mon cœur ;
Je vois que cette feinte
Fera notre malheur.

LISE.

Loi sévère,
Que devenir ?
Mais, que faire ?
Quoi ! partir !
Quelle crainte
Pour mon cœur !
Cette feinte
Fait mon malheur.

VERSAC.

Si la tante est sévère,
Je saurai l'attendrir ;
Ce seroit très-mal faire,
Si nous allions partir.
Pourquoi donc tant de crainte ?
Rassurez votre cœur ;
Moi, grâce à cette feinte,
Je fais votre bonheur.

VERSAC.

Je vais parler à votre tante.

LISE.

Ah ! craignez plutôt son courroux !

DERMONT.

Ah ! craignons plutôt son courroux !

LISE, *à Versac.*

De vous elle très-méconte.

VERSAC.

Je saurai la rendre contente.

LISE ET DERMONT.

Tombons plutôt à ses genoux.

VERSAC.

Allez, allez, rassurez-vous. (*La reprise.*)

DERMONT.

Qu'allons-nous devenir ?

VERSAC.

Je saurai calmer l'orage ; j'ai sur moi des papiers, de ces lettres de gens connus, en place, qui honorent toujours ceux qui les reçoivent ; Madame Dorval saura bientôt que nous ne sommes pas des intrigans. Elle vient, prenez courage, je reste un instant pour la désabuser.

SCENE XVII.

Les précédens, Madame DORVAL.

Madame DORVAL, *d'un ton moqueur.*

POURQUOI donc monsieur de Versac reste-t-il toujours hors de sa maison ?

VERSAC.

Cet endroit me plaît à la folie.

Madame DORVAL.

Vous pourrez en jouir tout à votre aise, quand vous habiterez ces lieux tout-à-fait --- aussitôt que vous aurez payé....

VERSAC, *à part.*

La bonne tante persiffle.

Madame DORVAL.

Il sera sans doute nécessaire que je me rende à Bordeaux, à votre caisse, pour recevoir mes fonds ?

VERSAC.

Oui, c'est à ma caisse que l'on vous payera.

Madame DORVAL.

Monsieur de Versac, en repartant demain, pourroit me donner une place dans sa voiture.

VERSAC.

Avec plaisir, mais vous serez gênée.

Madame DORVAL.

Je viens de l'envoyer chercher à Briac.... Il n'y a qu'une difficulté; depuis plus de quinze jours, il n'a pas paru de voiture dans le pays.

VERSAC.

Ahi. --- Mais a-t-on bien demandé à l'auberge du Grand-Cerf ?

Madame DORVAL.

Il n'y a jamais eu de Grand-Cerf dans ce village.

VERSAC.

C'est jouer de malheur, il y en a par-tout.

Madame DORVAL.

Pardon de la question.... mais monsieur de Versac, à qui j'ai l'honneur de parler; est-il bien le banquier de Bordeaux.

VERSAC.

Mais oui, à cela près de quelques millions, je suis un second lui-même.

Madame DORVAL.

A qui donc ai-je eu affaire ?

VERSAC.

A un fort galant homme, qui n'est pas aussi riche que son nom le fait croire; mais le temps presse. -- Tenez, madame, pour vous ôter toute inquiétude à mon sujet, lisez ce témoignage honorable de mes talens et de la considération dont je jouis. Vous verrez, par cet écrit, que si la fortune ne me traite pas bien dans cet instant; elle me donne au moins des protecteurs et des amis qui peuvent me rendre estimable à vos yeux. --- Pardon, si je vous quitte; mais ma modestie ne me permet pas de rester à cette lecture. --- Je reviens à l'instant. (*Il entre chez le voisin.*)

SCENE XVIII.

Madame DORVAL, LISE, DERMONT.

Madame DORVAL.

Je suis curieuse de savoir comment il pourra me prouver....

DERMONT, *bas à Lise.*

J'espère beaucoup de cette lettre.

LISE.

Ecoutons....

Madame DORVAL.

Lisons l'écrit que sa modestie ne lui permet pas d'écouter.

(*Elle lit.*)

« C'est pour la derniere fois que je consens à vous écrire : vous » êtes un rusé coquin.... »

(Tout le monde reste frappé de l'étonnement.

DERMONT.

C'est la lettre de l'oncle !

(Après un silence.)

Voilà l'écrit favorable
Dont il s'honore aujourd'hui.

LISE.

Voilà l'écrit favorable
Dont il s'honore aujourd'hui !

DERMONT.

Il nous perd, le misérable !
Mais est-on plus fou que lui ?

Madame DORVAL, *continue de lire.*

RECITATIF.

« Vous empruntez toujours et ne rendez jamais !
» Vous composez des vers que l'on dit très-mal faits.
» Je n'ai pas lu vos vers ; mais j'ai payé vos dettes.
» Pour les dettes, je sais qu'elles sont trop bien faites.
» Je vous pardonne encor, venez à la maison :
» Si de vers et de chants vous vous montrez avare,
» Amenez avec vous le musicien rare,
» Dont vous vantez toujours l'esprit et la raison.
» Je vous attends, ainsi que votre ami Dermont. »

Madame DORVAL.

Dermont ! quoi ! c'est vous ?

DERMONT.

Oui, madame :
Toujours, Lise a régné dans mon ame.
Prenez pitié de mon tourment,
Et pardonnez en cet instant.

LISE.

Pardonnez-nous en cet instant.

Madame DORVAL, *à part.*

Soyons toujours sévere
Pour ces deux étourdis :
Montrons de la colere ;
Il faut qu'ils soient punis.

LISE et DERMONT, *examinant madame Dorval.*

Dans ses yeux, la colere
Se peint par le mépris.
Par ce juge sévere :
Ah ! nous serons punis !

SCENE XIX.

Les précédens, VERSAC.

VERSAC.

Eh bien ! cet écrit favorable,
Que sans doute vous avez lu !

Est un témoignage honorable
De mes talens, de ma vertu.

Madame DORVAL, LISE, DERMONT.

Ah ! le joli témoignage
De talens et de vertus !

Madame DORVAL, *ironiquement.*

(*Elle lit.*)

« Vous empruntez toujours et ne rendez jamais,
» Et vous faites des vers que l'on dit très-mal faits. »

VERSAC.

C'est de mon oncle ! (*Il se met à rire.*)
Ah ! la bonne aventure !
Ah ! j'en ris de bon cœur !

DERMONT.

Il rit, et moi je jure,
Je jure de bon cœur !

Madame DORVAL.

Voyez ! de l'aventure,
Comme il rit de bon cœur !

LISE.

Hélas ! cette aventure
Fera notre malheur !

VERSAC.

Eh bien, Madame, comment trouvez-vous le syle de mon oncle ?

Madame DORVAL.

Assez clair, pour savoir le cas que je dois faire de vous.

VERSAC.

Il n'est pas trop complimenteur.

Madame DORVAL.

Je vous remets sa lettre.

DERMONT, *à Versac.*

Imbécille !

VERSAC.

Que veux-tu ? Je me suis trompé.... c'est que j'ai de tout un peu dans mon porte-feuille ; mais je vais vous montrer....

Madame DORVAL.

Non, c'est assez. --- Ayez seulement la complaisance de me rendre l'écrit inutile qui constate votre acquisition.

VERSAC.

Impossible, Madame !

Madame DORVAL.

Et comment me payerez-vous, Monsieur l'auteur ?

VERSAC.

Eh bien, voilà ce que c'est ! parce que je voyage à pied, et que je n'ai pas un grand train à ma suite, on croit que je suis un pauvre diable.... Il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence....

Madame DORVAL.

Ainsi, vous me payerez ?

VERSAC.

Oui, Madame, et très-bien encore.... Mais, d'abord, parlons de mon ami.... --- Par la lettre de mon oncle, vous connoissez Dermont.

--- Il aime votre niece, vous le savez. Son peu de bien vous empêche de consentir à cette union : eh bien, moi, je répare les torts de la fortune, en le dotant d'une somme de 20,000 francs.

DERMONT.

Madame, pardonnez-lui, il a perdu tout-à-fait la tête.

Madame DORVAL, *à part.*

Moquons-nous de lui.... (*haut.*) Je consens bien volontiers à ce mariage, si vous pouvez lui conter tout de suite la somme que vous lui proposez.

VERSAC.

Tout de suite, cela va sans dire.

DERMONT.

De grâce, Versac !

VERSAC, *à Madame Dorval.*

Votre parole !

Madame DORVAL.

Je la donne de bon cœur.

DERMONT.

Tu me perds, malheureux !

VERSAC.

(*En se tournant vers Dermont.*) Ingrat !..... (*à Madame Dorval.*) Voulez-vous des especes ou de bons billets au porteur ?

Madame DORVAL.

Ah ! des especes ! on n'en porte pas en voyage.

VERSAC.

Il est vrai que nous en étions peu chargés.... Ainsi, de billets....

Madame DORVAL.

Suffisent.

VERSAC.

Votre voisin vous paroît-il solide ?

Madame DORVAL.

Comment ! Monsieur Ferville !

VERSAC.

Oui, Monsieur Ferville.

Madame DORVAL.

C'est le plus riche et le plus fripon de l'endroit.

VERSAC.

Eh bien, voilà pour 20,000 francs de billets sur le plus fripon de l'endroit. (*d'un ton grave.*) Et vous, mes chers enfans, (*il leur prend les mains.*) Je vous unis : soyez heureux, et n'oubliez pas que c'est moi qui fais votre bonheur. Hein !.... (*gaiement.*) Dermont, comment trouves-tu le dénouement ?

Madame DORVAL.

Je n'en reviens pas, c'est bien sa signature. --- Comment avez-vous pu ?

VERSAC.

C'est un cadeau qu'il m'a voulu faire, en se chargeant de vous payer votre Maison. On appelle cela, je crois, un pot-de-vin.

Madame DORVAL.

Oh ! quelle joie ! qu'il mérite bien cette leçon ! Je suis si contente

de ce qu'il est dupe de son avarice, que j'ai presqu'envie de vous pardonner à tous le tour que vous m'avez joué.

VERSAC.

Eh! voici le cher voisin qui vient prendre part à la commune joie!

SCENE DERNIERE.

Les précédens, FERVILLE.

Madame DORVAL.

Approchez, mon voisin; eh bien trouvez-vous ma maison trop chere?

FERVILLE.

J'ai fait une sottise, je la paye.

Madame DORVAL.

Et vous méritez bien cela.

VERSAC, *montrant Dermont.*

Madame, songez que vous m'avez promis....

LISE.

Ma chere tante....

Madame DORVAL.

Je tiendrai ma parole.... (*à Versac.*) — Mais, vous, étourdi, gardez cette somme.... Vous êtes auteur, elle peut vous devenir utile.

VERSAC.

Non, non, mon intention ne fut jamais de la garder. — C'est le présent de noce. Je crois la rendre en la donnant à l'époux de votre niece.

DERMONT.

Mon ami, je ne souffrirai pas....

VERSAC.

Laisse donc.... N'ai-je pas mon opéra?

Madame DORVAL.

Cette délicatesse est digne d'éloges.

VERSAC.

Je ne vous demande qu'une grace. Madame: mon oncle me croit peu propre aux affaires; eh bien! écrivez-lui que, sans posséder un sou, j'ai su, dans un quart-d'heure, gagner vingt mille francs: il me pardonnera, j'en suis certain.

FERVILLE.

Quoi! Monsieur, vous n'aviez pas....

VERSAC.

De quoi dîner, Monsieur?

FERVILLE.

Ainsi, c'est moi qui paye....

VERSAC.

La dot de ces amans, mais il vous reste la Maison, et à moi le plaisir d'avoir fait deux heureux.

FIN.